

Souvenirs de M. Joseph VALENTIN.

L'École de Fraize entre 1860 et 1890, Eugène MATHIS.

Le maître d'école était M. Joseph COLIN, homme très instruit pour l'époque. Outre l'école, il exerçait les fonctions de chantre d'église et sonneur de cloches, suppléé pour ces deux travaux par deux sous-maîtres, Bernard et Blaise.

Puis on appliqua progressivement, lentement pour ne pas trop mécontenter les parents, de nouvelles méthodes d'instruction : la prière, l'histoire sainte et le catéchisme furent mis de côté. Puis, Bernard et Blaise ayant pris leur retraite, nous eûmes des sous-maîtres quelconques, laissant pousser leurs élèves ou les rossant copieusement. J'ai triste souvenance d'un homonyme, originaire de Raon lès Leau (Mthe et Mlle), qui me frappait à coups de règle ! Pendant plusieurs années nous dûmes subir ces gaillards-là !

Mais M. Colin, prévoyant, avait envoyé de ses bons élèves à l'École Normale d'Instituteurs ; il en réclama deux, qui tout aussitôt nous firent bonne impression. C'étaient Eugène MATHIS, de la Beurree, et LEFEBVRE, que nous appelions « le Mandrosé », parce qu'il était originaire de Mandray. Ce furent cette fois de 'bons maîtres, patients, cordiaux, qui nous traitaient en jeunes camarades.

Eugène Mathis fit une sélection des meilleurs écoliers, leur donnant gratuitement les mercredis et samedis soir après l'école, des cours spéciaux très utiles. Pour suivre ces cours, les fils des gens notables de Fraize devaient chaque fois donner un sou .Mais les gamins des hameaux, dont les parents vivotaient en cultivant la terre ou en travaillant à la filature, ne payaient rien. Cette discrimination fut mal accueillie des soi-disant notables de Fraize, mais l'année suivante, qui était celle de la préparation au Certificat d'Etudes Primaires, les « chaussés de souliers » rejoignirent les « chaussés de sabots », et entre les deux clans une saine émulation se développa, -et un résultat tangible se produisit : les « chaussés de sabots », fils de pauvres gens, dépassaient les « chaussés de souliers », fils des soi-disant notables de Fraize ! Il se forma ainsi deux clans : ceux du Centre, qui méprisaient ceux des hameaux, et ceux-ci, qui suivaient les leçons du maître, heureux de s'instruire pour sortir de l'ornière ancestrale.

Je me rappelle l'année 1885; j'avais dix ans et Eugène FATHIS me stimulait, me houspillait même ! Il m'appelait souvent « Valentin le Paresseux », ajoutant, « Tu pourrais faire mieux si tu voulais ! ». Au grand tableau noir il avait inscrit à la craie : « Quand on veut, on peut ; Quand on peut, on doit ! ». Puis, pour me stimuler encore davantage, il me donna une maxime personnelle : « Valentin va lentement et qui va lentement va sûrement ! ». C'était comme moi un enfant des hameaux, mais je sentais la distance qui nous séparait et je secouais ma paresse pour lui donner satisfaction.

Eugène Mathis fut le bon disciple du Directeur Colin. Il s'occupa assidûment de moi et développa le bagage que j'avais acquis à l'école enfantine de la bonne sœur Irène du couvent de Portieux. J'appris très vite, mais j'étais un écolier qui n'arrêtait pas de bouger sur son banc. Mathis plaça près de moi un élève plus jeune, mais qui à chaque mouvement trop visible me donnait un coup de coude dans le côté ! C'était mon bon ami Jules Ritzenthaler.

Et pour l'année 1885, après l'examen du Certificat d'Études Primaires, le maître le fit refaire aux élèves de l'année suivante dont j'étais ; je me suis classé dans les premiers.

L'armée suivante, je décrochai le n° 2 de ma série. Ce fut un triomphe pour l'École de Fraize, qui avait enlevé le n° 1 de chaque série. Pour la première série, le 1er fut Louis Joos des Faulx. Pour la deuxième, ce fut Louis Weber du Belrepaire. Il était plus âgé que moi d'un an et je le suivais avec le n° 2 - aussi M. Mathis me félicita chaudement.

Ce succès m'ouvrit la porte du Cours Complémentaire où j'acquis une instruction suffisante pour me présenter aux concours de l'Administration des Eaux et Forêts.

Mais les premiers élus du Certificat d'Études Primaire, étaient presque tous des enfants des hameaux et les soi-disant notables de Fraize en voulurent à notre maître qu'ils appelaient ironiquement « le maître d'école de la Beurrée ». Mais il ne s'en souciait pas et regardait toujours avec une certaine tendresse les garçons, fils des déshérités du sort ; il ne tenta aucun rapprochement avec les soi-disant notables de Fraize. A la suite de ses succès, Eugène Mathis fut titularisé et nommé à Plainfaing, à l'école de la Truche, poste de choix dans le fief de la puissante société Géliot.

Il se présenta et fut bien accueilli. En particulier il se lia avec les comptables des usines, que l'on désignait sous le nom de « Grand Bureau ». Or, l'année suivante, ces messieurs lui demandèrent de présenter un de ses bons élèves, pourvu du Certificat d'Études, pour remplacer un absent. Eugène Mathis n'hésita pas : il présenta mon bon camarade et voisin du Mazeville, Edmond Houssemand. Celui-ci se fit accepter par son amabilité et son aptitude au travail.

Alors, ce fut à Fraize une levée de boucliers contre « le maître d'école de la Beurrée », qui avait rebuté les fils de notables de Fraize. Cet emploi leur aurait permis plus tard de faire un beau mariage, au dessus même des employés divers, comme greffiers et fonctionnaires municipaux. Les notables de Fraize avaient perdu la partie !

Mais le chemin journalier du Mazeville à Plainfaing était fatigant Eugène Mathis, n'écoutant que son bon cœur, logea Houssemand dans une chambre inoccupée à l'étage de l'école. Alors, ce fut une campagne déchaînée des notables de Fraize, tandis que les gens de Plainfaing, les premiers concernés, ne trouvaient pas la chose anormale. Ces messieurs de Fraize alertèrent l'Inspecteur Départemental qui vint faire une enquête personnelle. Mais la Sté Géliot intervint et l'affaire fut classée. Les accusateurs en furent pour leur court honte et ne pensèrent plus qu'à se venger. Mais Eugène Mathis, dégoûté, partit dans l'ouest du département où il se maria.

Cependant, il n'avait pas rompu avec son pays natal. Il fut un correspondant fidèle du journal « Les Annonces des Hautes Vosges », où il écrivait en patois et en français, pour la Plus grande joie des anciens !